CHRONIQUE ACADÉMIQUE DU LUNDI 3 NOVEMBRE 2025
Mireille Courdeau

Monstres sacrés et talents, parfois, cachés : titre quelque peu prétentieux pour une courte chronique consacrée à six artistes aux passions artistiques multiples.

Je n'évoquerai pas ici des reconversions professionnelles (Carole Bouquet et Gérard Depardieu comédiens puis viticulteurs ou Alain Delon habilleur et parfumeur). Je ne dirai mot sur les amateurs de bon ou haut niveau, tel que Jacques Attali, économiste, chef d'orchestre passionné.

Je souhaite présenter ici quelques artistes qui ont dû ou pu choisir entre deux carrières artistiques possibles. Évidemment beaucoup d'absents dans ce propos.

En premier lieu, le montalbanais Jean-Auguste-Dominique **INGRES**.

Charles Blanc écrit dans son ouvrage *Ingres, sa vie, ses œuvres* en 1870 : « *À l'âge de 12 ans (avant 1793) il étudiait à l'Académie de Toulouse et il partageait son temps entre le dessin et la musique, car son père lui avait mis à la main, un crayon rouge et un violon, ne sachant pas au juste s'il en ferait un musicien ou un peintre* ». Ingres entra à l'Académie de Toulouse. Son père a-t-il choisi pour lui la carrière de peintre ? Jean-Auguste-Dominique était-il consentant ? Oui, probablement. A-t-il regretté ce choix ? Non.

La seconde épouse d'Ingres, Delphine Ramel, écrit huit ans après la mort de son mari au directeur du journal le Figaro, le 27/07/1885 : « *qu'il était certes bon musicien, mais que contrairement à ce que certains mauvais esprits laissaient entendre, il n'a jamais eu la prétention d'être un virtuose du violon ».*

Charles Blanc toujours dans son ouvrage *Ingres, sa vie et ses ouvrages*, relate « *qu'il était un interprète plus qu'un virtuose et considérait son archet à l'image de son pinceau : sévère et sobre mais énergique, expansif, résolu* ».

Liszt se montra très élogieux quant au talent du violoniste Jean-Auguste-Dominique Ingres !

Ingres se considérait *beaucoup plus fort et plus à l'aise* comme peintre que comme musicien. Il avait conscience qu'il ne disposait pas de la dextérité des grands virtuoses mais il savait *appuie/r sur la bonne note*[1]. La musique fut la fidèle compagne de sa vie. Bon et honnête violoniste, il a choisi la peinture, peut-être sous la pression paternelle et avouons que nous approuvons ce choix car l'expression *violon d'Ingres* est plus agréable à l'oreille que *pinceau d'Ingres* !

Charles GOUNOD et la peinture
Fils de François-Louis Gounod, peintre-graveur, très renommé en son temps, Charles écrit dans ses M*émoires d'un artiste*, que dès l'âge de quatre ans, aux côtés de son père, à plat ventre au milieu de sa chambre, il dessinait, avec un crayon blanc sur une planche noire, des yeux, des nez, des bouches et que cette occupation avait pour lui un charme si vif *qu'il ne doutait nullement que s'il avait conservé son père il fusse devenu peintre plutôt que musicien*. Les contraintes familiales ont donc fait pencher *la balance du côté de la musique*.

[1] « La vie d'Ingres » Jacques Bousquet – NRF 2ème édition 1930 – Librairie Gallimard page 210. Cité dans « L'Atelier d'Ingres » - Amaury-Duval – Gallica page 233

Gounod n'a, en effet, pas véritablement eu le choix. Sa mère, veuve, plutôt envahissante, et elle-même musicienne, n'ayant eu de cesse de flatter les talents musicaux de son fils. Il en ressentit certainement quelques regrets.

Lorsque Gounod arrive le 27 janvier 1840 à la Villa Médicis auréolé du Grand Prix de Rome pour sa cantate *Fernand,* .il est chaleureusement reçu par Ingres qui lui témoigne ainsi l'estime qu'il avait pour son père. Durant son séjour à Rome, il ne lâche pas ses crayons. Il avoue beaucoup aimer dessiner et ne jamais partir en excursion sans son album. Au retour d'une de ces promenades, il croise Ingres qui lui demande d'ouvrir son carnet de dessins. Ce qu'il fait avec prudence et humilité. Le peintre remarque une petite figure de Sainte Catherine copiée d'après une fresque de la basilique Saint-Clément. Ingres complimente Gounod et lui propose de faire pour lui des « *calques* ». Gounod en réalisera une centaine d'après des gravures de sujets primitifs, certains utilisés par Ingres.

Gounod dans ses *Mémoires d'un artiste*, écrit qu'Ingres lui dit un jour : *Si vous voulez, je vous fais revenir à Rome avec le grand prix de peinture.* Gounod décline l'offre en ces termes : *Oh monsieur Ingres, changer de carrière et en recommencer une autre ! Et puis, quitter ma mère encore une fois ! Oh ! non, non...*

Gounod se consacrera à sa carrière de compositeur, lui qui se considérait comme un piètre pianiste.

Eugène DELACROIX et la musique

Jeune Eugène Delacroix admire Ingres. Les années passent, la personnalité de Delacroix s'affirme et leur opposition est de notoriété publique.

Un abîme esthétique sépare les deux hommes : priorité à la beauté pour Ingres, à l'expression pour Delacroix. Un point commun pourtant : leur amour de la musique et notamment de celle de Mozart.

Emmanuel Bondeville, membre de l'Académie des Beaux-Arts, retrace ainsi la carrière musicale de Delacroix, lors d'une séance publique annuelle en octobre 1963 :

Jamais homme dont la musique ne fut pas l'activité principale n'a montré une aussi grande préoccupation de l'art sonore.

Dès son enfance, Eugène Delacroix fait preuve d'aptitudes musicales exceptionnelles, remarquées par l'organiste de la cathédrale de Bordeaux, qui avait été l'élève et ami de Mozart. Fortement encouragé par son professeur, Delacroix envisage très sérieusement une carrière musicale. Mais la mort de son père en 1805 et les difficultés financières qui suivront l'obligent à prendre une autre orientation.

La musique restera sa passion. Il travaille chaque jour plusieurs heures au clavier (piano et clavecin), étudie le violon, chante les Noces de Figaro, des messes et oratorios.

Emmanuel Bondeville écrit encore : *Il ne se contente pas de mentionner les concerts qu'il entend, les œuvres qu'il préfère, celles qu'il n'aime pas, voire qu'il déteste. Il a tant médité sur la musique qu'il en marque sans cesse les caractères fondamentaux.*

Pour Delacroix : *La musique est la volupté de l'imagination*, *le plus puissant des arts*. *II n'y a rien à comparer avec l'émotion que donne la musique. Elle exprime des nuances incomparables. Les Dieux pour qui la nourriture terrestre est trop grossière, ne s'entretiennent certainement qu'en musique* ». (Ecrits sur l'Art de Delacroix)

Souvent, il unit peinture et musique. Elles sont, dit-il, *au-dessus de la pensée, de là leur avantage sur la littérature, par le vague*.

L'opéra l'attire. Quand il entend le *Mariage Secre*t de Cimarosa, il croit trouver la perfection même et considère Rossini comme un génie.

Passionné d'opéra, assidu aux concerts symphoniques et de musique de chambre, de musique religieuse, il participe régulièrement aux messes chantées du dimanche comme choriste.
Il partage avec Chopin une admiration sans faille pour Mozart.

Delacroix relate une promenade durant laquelle il accompagne Chopin malade, dans sa voiture dans Paris. Chopin lui explique l'harmonie, le contre-point et pourquoi *la fugue est la logique pure en musique*. Delacroix est fasciné.
Ses écrits sur l'art, lucides, lumineux, pertinents, nous permettent de le considérer comme un véritable critique musical.
Son professeur organiste en a témoigné : il disposait d'un talent exceptionnel de pianiste, de chanteur et probablement de compositeur. Il a choisi la peinture, presque à regret...

Gustave CAILLEBOTTE et le nautisme
Caillebotte n'a pas été un *monstre sacré* de son vivant. Mécène, financier, peintre, il a laissé de nombreuses toiles sur lesquelles figurent des bateaux : beaucoup de voiliers sur la Seine à Argenteuil.
En 1880 il ne peint plus les bateaux, il dessine et fait construire un voilier de course, ultra léger pour l'époque : le Condor, voilier rapide 8,20m de long à la ligne de flottaison, mais du bout dehors à la poupe 17,40 mètres pour 96,70m² de voilure, un voilier à manœuvrer à mains nues avec une tonne de lest. En une quinzaine d'années, Caillebotte sera considéré comme architecte naval (une autre forme d'art) et navigateur parmi les plus influents de son temps, un pionnier au regard de ses recherches techniques pour une meilleure compétitivité de ses bateaux. Il remporte d'ailleurs de nombreuses courses et prix.

A-t-il choisi le nautisme par dépit artistique ? Peut-être. Il peint toujours mais ne fréquente plus le mouvement impressionniste. Il navigue, cultive des orchidées avec son frère. Avec lui aussi il constitue une immense collection de timbres. Il me semble avoir lu qu'il était également champion de tournois d'échecs...

Caillebotte, un surdoué aux multiples passions.

André GIDE et la musique, le piano et Maurice OHANA
Voici enfin André Gide, dont nous connaissons la culture musicale et les écrits qui s'y réfèrent. Il est régulièrement présenté comme un très bon pianiste amateur.

J'évoque l'écrivain- pianiste après avoir découvert l'existence d'un échange de correspondances avec Maurice Ohana, aux qualités humaines exceptionnelles, excellent joueur de tennis, diplômé en architecture et surtout compositeur essentiel de la seconde moitié du XXème siècle, avec Boulez et Messiaen.

Entre le 7 juin 1946 et le 12 janvier 1951 Gide et Ohana échangent quelques lettres (entre 10 et 15 pour chacun d'eux, certaines ont été perdues, les enveloppes conservées attestent de leur existence). Ces correspondances font suite à leur première rencontre à Naples en décembre 1945.

On connait Gide pianiste amateur, *les joies musicales sont restées parmi les plus vives et les plus profondes que j'ai connues* confiait-il à Jean Delay (psychiatre, écrivain, membre de l'Académie Française) à la fin de sa vie, qui préparait sa biographie.

À la lecture de ces lettres j'ai eu la surprise de découvrir que Maurice Ohana (né le 12 juin 1914), certes plus jeune que Gide (né en 1869), sollicitait des conseils d'interprétation pianistique pour la ballade en fa mineur et certains préludes de Chopin. Connaissant Maurice Ohana, il ne pouvait s'agir de flagornerie. Gide était alors considéré comme un interprète reconnu de Chopin et des romantiques. Pour lui Chopin est à comparer à Baudelaire. Les échanges entre Gide et Ohana témoignent de leur rapport *maître-élève*.

Ohana à Gide (extrait) : *Voici ce que je voudrais savoir lorsque vous aurez le loisir d'y penser et de répondre :*
Dans la ballade en fa mineur, après le mouvement fugué (suivant la cadence), vous m'aviez indiqué une admirable nuance dont le détail m'échappe :



Vous prenez ce do sans respirer auparavant, PP et sans accent, mais bien dans le halo sonore de l'harmonie du la bécarre qui précède. Est-ce ainsi ?...

Gide à Ohana (extrait) : *J'acquiesce à ce que vous m'écrivez pour l'interprétation des Préludes (les premières notes incertaines encore du mouvement), pour ut majeur, sol majeur, ré majeur, ut dièse mineur, sol mineur – mais point pour mi bémol majeur qui, à mon avis, doit s'élancer aussitôt hardiment, sur l'accord parfait, jusqu'à la tierce et ne marquer une hésitation qu'une fois celle-ci atteinte...*

Nous découvrons dans ces lettres des échanges très précis, techniques, exigeants et Gide apparait comme un éminent pédagogue de l'interprétation pianistique.

Ingres, Gounod, Delacroix, Caillebotte, Gide, en évoquant ces talents cachés, ces vocations parfois contrariées, je me suis évidemment posé la question de l'inné, de l'acquis, du don, du travail. S'impose aussi la question également du rôle des pères, présents ou absents, dans les choix de leurs fils : présents pour Mozart et Ingres, absents pour Gounod et Delacroix. Et l'énigme Caillebotte...

Laissons les mots de la fin à Eugène Delacroix qui définit ainsi la supériorité des grands créateurs : *c'est le don d'inventer puissamment qui est le génie.*
Il croit à ce don, source de toute création originale. Il se risque même à affirmer que *: Les gens qui disent que l'homme apprend tout par l'éducation sont des imbéciles.*

Une dernière anecdote : après l'audition en concert d'un quatuor de Beethoven, il échange avec le violoniste qui affirme que l'œuvre est magnifique, mais qu'il y a toujours des *endroits obscurs*. Delacroix lui répond : *Ne nous prononçons pas encore, il faut toujours parier pour le Génie.*[2]). Quoiqu'il en soit ces artistes avaient du génie !

[2] Emmanuel Bondeville – séance publique de l'académie des Beaux-Arts - octobre 1963



Copies d'après l'Antique de Charles Gounod